

Le Père Anselme Dimier

Nous avons tous été profondément émus par la disparition du Révérend Père Anselme DIMIER qui s'est endormi dans la paix du Seigneur le 4 mai 1975, en l'abbaye de Notre-Dame de Scourmont où il avait demandé d'être ramené de l'hôpital afin de mourir dans le monastère qui lui était si cher.

Aussi notre Fédération a tenu à lui rendre hommage, non seulement en sa qualité d'historien et d'archéologue, mais aussi en raison de tout ce qu'il a fait notamment en matière de fouilles dans notre département, auquel il était très attaché.

Pour le grand public, le Père DIMIER est essentiellement l'historien des cisterciens et de leurs abbayes. Son ouvrage « les moines bâtisseurs » qui commence avec les débuts du christianisme a été un des « best seller » de l'année de sa publication. Ses deux livres sur l'art cistercien se trouvent dans toutes les grandes bibliothèques publiques et privées, en France et hors de France. Son recueil des plans d'églises cisterciennes, en 4 volumes, est un travail monumental, édité en plus de 17 ans, publié avec le concours du Centre national de la recherche scientifique et couronné par un grand prix de l'Institut (prix Grenier). On y trouve aussi bien les plans des églises cisterciennes de France que d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne et des autres pays y compris la Lithuanie, car il avait un rayonnement international.

Il était normal qu'il s'attachât particulièrement à l'histoire de sa chère Savoie familiale ; il en aimait les vastes horizons comme s'ils le rapprochaient de l'infini, et les grandes randonnées montagnardes ; Saint-Pierre de Tarentaise, Saint-Hugues de Bonnevaux de l'ordre de Cîteaux, le cartulaire de N.-D. de Bonnevaux, Amédée de Lausanne (du cycle de Saint Bernard,) Saint Bernard et la Savoie.

Puis vinrent d'autres ouvrages sur l'ordre de Cîteaux : Clarté, Paix et Joie, les beaux noms de monastères de Cîteaux en France ; Saint-Bernard pêcheur de Dieu ; Saint-Louis et Cîteaux. Comme il aimait l'humour, il écrivit un jour « La sombre trappe » pour montrer l'inanité de légendes qui voulaient donner un aspect sinistre à la vie de la Trappe.

En outre il se consacra à l'étude de certains monastères qu'il aimait, ce qui nous vaut un livre sur l'abbaye de Sénanque, un autre sur celle de Thoronet et une brochure sur l'abbaye de Longpont, qu'il fit à la demande de la Société historique de Villers-Cotterêts, en collaboration avec le Comte de Montesquiou.

Je ne saurais citer ici les nombreux articles qu'il a écrits dans les grandes revues françaises et étrangères, mais nous ne pouvons oublier le rôle éminent qu'il a eu dans notre Fédération et les communications qu'il a faites dans notre congrès sur l'abbaye de Foigny ou sur Saint Jean de Montmirail moine de Longpont, qui sont d'ailleurs publiées dans nos Mémoires.

C'est au congrès de Saint-Quentin où nous faisions tous trois une communication — en 1960 — que nous nous sommes retrouvés avec grande émotion, le Père, notre cher ami CANONNE, votre président de la Société de Vervins, comme au temps où nous étions ensemble au lycée Louis-le-Grand et où DIMIER était redoutable quand nous jouions à la bataille. Depuis nous n'avons cessé d'être étroitement unis, et nos réunions historiques nous ramenaient à la joie de notre jeunesse.

A côté de ces travaux historiques, il était passionné par les fouilles — par la restauration des anciens édifices religieux — il y consacrait avec ardeur toute sa force physique, son énergie et sa science. Mais ce qui l'attirait aussi c'était sa joie de vivre avec ces équipes de jeunes, dans le même enthousiasme. Il avait une gaieté profonde ; les jeunes l'aimaient aussi et se souviendront longtemps de ses yeux clairs au regard droit et de son rire juvénile et total.

Il travailla à Igny, aux confins de la Marne et de notre département, à Trois-Fontaines près de Vitry-le-François dont il sauva le site et la belle église dont il retrouva l'assise des fondations du chœur et dont la nef se prolonge désormais au milieu d'admirables frondaisons. Il nous aida pour le sauvetage de l'abbaye de Lieu Restauré, près de Villers-Cotterêts, fit des fouilles à Foigny. Mais c'est surtout pour nous à Vauclair que son rôle fut le plus important. L'administration hésitait à choisir entre trois groupes qui se proposaient ; lorsque le nom du Père DIMIER fut prononcé, tous furent d'accord pour qu'on lui demande, ce que l'abbé de la Trappe de Scourmont accepta. Mais il ne pouvait être sans cesse sur le chantier. Le Père fit alors appel au Père COURTOIS et à son groupe « Sources ». Je ne m'étendrai pas sur l'histoire de ce chantier, des découvertes extraordinaires que l'on y fit. Il est devenu en France un chantier modèle au point de vue technique, et surtout un foyer de foi et de valeur morale, si bien que les anciens y reviennent et que des jeunes qui s'y étaient connus ont tenu à y faire baptiser cette année chacun leur premier enfant. Cette œuvre magnifique, nous la devons au Père DIMIER et au Père COURTOIS fidèlement attachés l'un à l'autre. Une messe fut d'ailleurs célébrée à Vauclair, le 20 août, fête de Saint-Bernard, avec la participation du R. P. abbé de la Trappe de Scourmont, à la mémoire du Père.

Ce qui rend le souvenir du Père DIMIER particulièrement attachant, c'est son caractère et sa personnalité.

Il était profondément croyant ; il le devait d'abord à ses parents, à sa mère pour laquelle il avait une profonde vénération, et à son père, professeur au lycée de Saint-Omer puis de Valenciennes, ce qui amena sa naissance à Valenciennes le 20 Février 1898, loin de la Savoie familiale. Son père fut bouleversé par la loi expulsant les congrégations. Aussi tint-il à marquer son attachement à une communauté qu'il estimait particulièrement ; pour ce geste il fut révoqué. Ces dissensions religieuses nous paraissent bien lointaines, mais pensons à l'effet que cette révocation put faire dans l'esprit d'un enfant. Son père devint alors un grand écrivain d'art et un ardent défenseur des idées politiques auxquelles il croyait. Le Père l'aimait profondément et se plaisait à évoquer les grandes randonnées qu'ils faisaient ensemble pour aller voir tel ou tel monument.

Nos études à Louis-le-Grand venaient de finir en juillet 1914, lorsque la guerre éclata. Chacun de nous s'engagea dès qu'il le put, le Père bien entendu dans les chasseurs alpins. Sans chercher de grade élevé, il se fit remarquer par son courage et sa ténacité, comme le marquent ses citations et l'attribution de la médaille militaire puis de la légion d'honneur. Blessé et ne pouvant pour le moment retourner au front, il fut envoyé en Tunisie aux bataillons d'Afrique, « les bats d'af », formés de repris de justice, où l'on manquait d'encadrement. Il a écrit sur cette période de sa vie un livre pittoresque « un religieux chez les joyeux ». Il constata que les rixes éclataient généralement dans l'endroit le plus mal famé de la ville, il allait alors s'y installer essayant de ramener la paix, d'inciter les uns et les autres à rentrer dans le bon chemin, comme Saint-Louis rendant la justice.

Chose étrange, durant la seconde guerre, pendant l'occupation allemande, toujours en habit de religieux, il retrouva un jour un de ses anciens Joyeux qui était souteneur de son métier et qui avait peur que le Père ne soit recherché par la Gestapo. Il tint à donner au Père une adresse où il pourrait se cacher et là, ajoutait-il, tu seras sous notre protection. Le Père sourit à l'idée d'un trappiste protégé par des souteneurs, remercia chaleureusement et lui dit qu'il restait simplement à la Trappe. Mais il avait été ému de ce geste et me disait : tu vois, même chez celui qui exerce un métier répréhensible, il y a toujours des élans de bonté, comme une étincelle de Dieu, aussi nous ne pouvons juger personne.

Après sa démobilisation, il travailla suivant diverses professions et put alors s'adonner à son sport favori, le rugby, dont il devint champion et nous verrons le stade conservant son souvenir annoncer sa mort dans le journal, avec les anciens des chasseurs alpins qu'il avait bien entendu rejoints en 1939 et avec lesquels il participa en 1940 aux douloureux et sanglants combats de l'Ailette.

Après avoir passé quelques mois chez les Bénédictins de la Source, il sentit qu'il avait besoin de vivre à la campagne et de

s'adonner au travail manuel des champs. Alors il prit la grande décision de sa vie en entrant à la Trappe de Tamié en Savoie, où il fut durant de nombreuses années, ayant d'aller à celle de Notre Dame de Scourmont en Belgique où il mourut dans sa 78^{me} année, et sa 47^{me} année de profession religieuse. Il avait pris en religion le nom d'Anselme en souvenir de ce grand saint du XI^e siècle.

Il aimait la foi totale qui régnait à la Trappe et admirait cette règle vénérable qui savait faire la part de la prière, des recherches intellectuelles et du travail manuel. Il aimait dire sa messe à l'aurore, participer aux offices en latin dont il admirait le chant grégorien (il regrettait qu'on y subsistât le français et qu'on y introduisît des chants nouveaux). Il vénérait cette règle de la Trappe, couchant par terre sur une couverture pliée, dans le dortoir qu'il préférait à la cellule individuelle. Sobre et frugal, mais toujours parfait convive quand il était reçu à l'extérieur, il ne lui serait jamais venu à l'idée de quitter ses vêtements de l'ordre, et était souvent touché des égards qu'on lui témoignait de ce chef, lorsqu'il était en voyage. Il n'avait d'ailleurs pas d'autre costume.

Le travail physique et l'effort étaient pour lui des besoins fondamentaux. Il aimait les longues journées de labeur sur son tracteur, seul au milieu de la nature, se sentant ainsi proche de la contemplation et près de Dieu.

Mais ce qui comptait pour nous, c'était la fidélité dans l'amitié. Lorsque mon fils mourut, il devait y avoir une messe le matin à Villers-Cotterêts ; je n'en prévins pas le Père sachant que s'il ne trouvait pas de moyen de transport, il lui faudrait faire 24 km à pied dans la nuit — nous étions en décembre — pour atteindre la gare d'Hirson. Aussi nous fûmes profondément émus ma femme et moi de le voir concélébrer la messe avec notre doyen et M. le curé de Largny, et comme nous le remercions avec émotion, il nous dit simplement : Tu ne pensais tout de même pas que je ne serais pas avec vous dans l'épreuve.

Ses amis et notamment le Père COURTOIS et notre ami MASCITTI qu'il aimait profondément, pourraient vous citer d'autres exemples de sa fidélité.

Au début de cette année 1975, il allait encore à un congrès où on lui avait demandé de prendre la parole. A son retour, passant par Paris, il fut hébergé par sa cousine M^{me} PIEL qui le trouva très mal. Le Père demanda alors à voir un de ses amis, le docteur KARST, israélite, qui jugea le mal irrémédiable, annula ses rendez-vous pour le conduire à Notre Dame de Scourmont, puis à l'hôpital, près de Charleroi. Il revint l'y voir et assista à ses obsèques où se trouvaient la sœur du Père et quelques amis dont parmi les nôtres MASCITTI. Qu'elle était donc la cause de cette amitié fidèle ? Le Père avait connu le docteur KARST pendant l'occupation, alors qu'il

était traqué par la Gestapo et sur le point d'être pris. Le Père décida de le cacher à la Trappe. Avec l'accord de l'abbé, il revêtit l'habit de trappiste, suivit régulièrement avec respect les offices et la règle ; mais il avait indiqué qu'il ne pourrait adjurer sa religion, afin que nul des siens ne puisse penser qu'il s'était converti par peur. Le Père comprit la grandeur de cette attitude et le docteur KARST resta de longs mois à la Trappe. La guerre finie, il revenait périodiquement avec ferveur voir le Père. Il me semble que cette amitié et cette estime réciproque sont la marque la plus élevée de la véritable charité œcuménique.

Tel était le Père Anselme DIMIER qui restera pour nous un ami protecteur et surtout un exemple.

A. MOREAU-NÉRET.
